

Le SRAS dans *Le Monde* : un agent double ?

Olivier LAÜGT

Maître de Conférences
ISIC
Université Bordeaux 3
laugt@u-bordeaux3.fr

Lundi 17 mars 2003. La guerre en Irak semble imminente¹. Deux articles en page 11 du journal *Le Monde*, datés du mardi 18 mars, passeraient presque inaperçus si la chronique de Pierre Georges, en dernière page, n’y renvoyait en ces termes :

« La guerre est là. À nos portes [...] Nous sommes dans l’immédiat avant, qui rend assez futile, en tout cas secondaire, tout le reste [...] Cet avant balaie tout ce qui fait notre ordinaire, ce qui fait même l’actualité. Tout ou presque. Sauf cette épidémie asiatique mortelle, cette maladie non identifiée, pneumopathie à virus ou à bactérie contre laquelle l’OMS sonne à sa manière le tocsin et engage le combat sans trop savoir encore la vraie nature de l’ennemi. Cette maladie, oui, d’une certaine manière, nous fait penser indirectement à la guerre. Et à ce pourquoi, pour partie, la guerre prétend devoir être faite, contre les armes bactériologiques. »

Pourtant, le bulletin épidémiologique diffusé le 16 mars par l’Organisation mondiale de la Santé (OMS) et présenté comme une mise à jour d’un premier avis du 12, aurait pu ressembler à tant d’autres, comme ceux annonçant des méningocoques dans différents pays d’Afrique, la fièvre Ebola au Congo ou la grippe H5N1 en Chine. Si aucune de ces autres dépêches n’a été reprise, qu’est-ce qui a pu justifier l’attention portée par la rédaction au « syndrome respiratoire aigu sévère », dont la dénomination hésite encore entre les sigles anglophone SARS et francophone SRAS ?

Les titres mêmes de ces articles fournissent une piste d'explication. Celui de Paul Benkimoun fait référence au caractère mondial de l'alerte, pour une pneumonie mortelle. La correspondance de Jean-Claude Pomonti, depuis Bangkok, insiste : « *C'est une maladie très contagieuse et elle se déplace par avion.* » Nous sommes effectivement loin des choléra, méningite, fièvre jaune, fièvre dengue ou virus Ebola qui, bien que régulièrement en tête du hit-parade de l'OMS, restent dans les pays dits en développement.

Mais au-delà du caractère mondial de l'alerte, c'est sans doute le caractère atypique de la pneumopathie qui a sollicité la vigilance des rédactions. L'agent de l'infection n'est en effet pas immédiatement identifié. Or, depuis les années 1980, marquées par l'apparition et l'identification du sida, les pays développés semblent avoir acquis une nouvelle forme de culture épidémique, garantie par le discours médiatique. Sida et ESB, par exemple, sont pris dans une alternance d'épisodes de traitement médiatique intense et de périodes de latence, portée par les avancées scientifiques et des mises en cause de la gestion politique de ces questions, souvent dénoncée comme scandaleuse. Cette rythmique est devenue presque habituelle et le public ne semble plus devoir être surpris par l'irruption d'un nouveau problème sanitaire, comme si dans ce domaine là aussi, le monde était dans l'attente du *big one*.

Nous nous trouvons donc à la croisée de trois veilles. Veille sanitaire permanente, qui dans ce cas ouvre sur une vraie inquiétude des instances médicales internationales, comme en attestent les 97 bulletins épidémiologiques publiés par l'OMS entre le 12 mars et le 5 juillet 2003, date qui signe la levée officielle de l'alerte mondiale. Double attention en France des médias vigilants et des politiques sur leurs gardes. La question du sang contaminé a marqué la classe politique, qui réagira cette fois rapidement, avec la mise en place d'une cellule de crise à la Direction générale de la santé (DGS) qui coordonne des contacts internationaux et interministériels et diffuse quotidiennement des communiqués, en collaboration avec l'Institut de veille sanitaire (InVS).

Le politique français se veut donc extrêmement transparent dans l'affaire. Deux symptômes illustrent la prise au sérieux de l'alerte. Tout d'abord, le site internet du Vidal consacre plusieurs pages au SRAS avec, en menu d'entrée, une représentation de la sphère terrestre, comme vue de l'espace piquée par de multiples aiguilles (voir annexe 1). Nous voyons là une dramatisation qui évoque à la fois la représentation traditionnelle du virus du sida et des pratiques magiques qui porteraient le mal à distance. Ensuite, on relèvera l'attitude de l'Institut Pasteur qui, après avoir communiqué sur la mise à disposition des laboratoires d'un test

de détection du coronavirus que ses équipes ont isolé, demande aux journalistes de ne pas chercher à interviewer ses chercheurs, « car l'équipe doit impérativement se concentrer sur les analyses et les recherches ». Ainsi, les journalistes sont priés, pour « toute question concernant la maladie et les mesures à prendre », de s'adresser « à la DGS ou à l'InVS pour la France, et à l'OMS pour l'international ».

Si dans l'affaire, les scientifiques n'ont donc pas de voix, la réactivité des médias les amène à traiter ce qui est une question de santé publique dans son immédiateté, comme un *scoop*. Nous pouvons alors voir là, *a posteriori*, l'épisode initial aigu d'un sujet médiatique qui rejoindra ensuite la cohorte de ses prédécesseurs. Le journal *Le Monde*, qui va nous occuper, publie ainsi de mars à juin 2003 un total de 189 articles qui font référence au SRAS. Il n'y en aura plus que 71 de juillet à décembre 2003, et 89 durant toute l'année 2004³. Dans cette période qui, nous l'avons vu, s'ouvre le 18 mars 2003, le SRAS est mentionné en Une dans le numéro daté du 20 mars, paru le 19. La guerre en Irak débute dans la nuit du 19 au 20 et monopolisera les manchettes suivantes. Mais les ventes de Une du *Monde* font mention du SRAS dans les numéros du 1^{er} avril, puis des 3, 4 et 9 (ventre), 11 (photo et annonce de dossier), 15, 16 et 18. Il fait la manchette du 19, avec dessin de Plantu, revient en ventre de Une les 22, 23, 24, 25, 27 avril, puis les 3 et 4 mai. Il n'intervient plus alors que sur des mentions d'articles. La deuxième quinzaine d'avril paraît de ce fait la période principale de l'épisode.

Ainsi, une question scientifique – qui devient un problème politique de santé publique – fait-elle violemment irruption dans le discours journalistique. Les réalités sanitaires de la diffusion et de la dangerosité du virus semblent alors amplifiées par le tempo même du *scoop*. Ce mode de traitement accentue un sentiment de menace imminente, tout en réduisant la complexité scientifique par des effets d'objectivation : la prise en charge du problème est valorisée, l'identification du virus est mise en exergue, la photo du coronavirus apparaît à la Une. Cette simplification semble générer un effet de « vérité scientifique » et paraît, à la lecture, laisser libre cours à une argumentation lacunaire de la part du politique. En effet, l'épisode semble servir de prétexte à une exploitation politique sous la forme d'une ingérence dans les affaires intérieures chinoises, avec toute la légitimité que procure l'intérêt indiscutable de la santé.

Nous nous intéresserons ainsi à la façon dont une question scientifique nouvelle et brûlante s'intègre au discours journalistique du *Monde*. Nous travaillerons plus particulièrement sur la période qui s'étend du 18 mars au 10 juillet 2003. C'est jusqu'à cette date en effet que

l'on trouve dans ce quotidien une présence régulière et significative du terme « SRAS », date qui coïncide à la fois avec la levée de l'alerte mondiale de l'OMS, prononcée le 5 juillet, et le décès du premier malade français, survenu le 8 et relaté dans le numéro daté du 10. L'effacement du SRAS dans le discours du *Monde* laissera ensuite le champ libre à un autre sujet, qui apparaîtra rapidement : « canicule »...

Dans la présente démarche, il s'agit pour nous, selon une méthodologie déjà mise en œuvre et explicitée par ailleurs⁴, d'analyser à l'aide du logiciel Alceste des articles de presse. En pratique, la méthode va consister, dans un premier temps, à rassembler le plus vaste ensemble d'articles qui convoquent, pour une raison quelconque, la notion étudiée. Cela permet de constituer un corpus qui recouvre exhaustivement les références et qui est, par conséquent, plus proche de la diversité des représentations que s'il avait été construit à partir des seuls titres ou mots-clés.

Ici, nous avons réuni les 195 articles publiés par *Le Monde* dans la période choisie, qui contenaient au moins une occurrence du terme pivot SRAS⁵. Nous avons ainsi un texte de plus de 135 000 mots. Précisons bien que cette méthode, qui peut à première vue paraître déconcertante, consiste à colliger pour l'analyse des articles entiers, sans se soucier de leur longueur, de leurs titres, de leurs mots-clés, des rubriques auxquelles ils appartiennent, mais sélectionnés au seul motif qu'ils contiennent la forme choisie. En posant un article comme une sorte d'élément atomique de lecture, la démarche permet de réunir l'ensemble du discours de l'organe de presse choisi, et sur la période déterminée, qui convoque la notion étudiée. L'analyse de ce discours va alors conduire à identifier les univers sémantiques qui, dans le cas qui nous occupe, sont amenés à convoquer le SRAS.

En effet, le logiciel Alceste a pour objectif de produire, à partir du corpus textuel qui lui est soumis, des classes qui regroupent des UCE (unités de contexte élémentaires, c'est-à-dire fragments de texte découpés selon une règle statistique par le logiciel et qui correspondent *grosso modo* à des phrases). C'est la proximité lexicale entre les UCE qui détermine leur appartenance à telle ou telle classe. De ce fait, chaque classe est caractérisée par un contexte lexical, liste de formes qui sont surreprésentées dans les UCE qui la composent, et chacune de ces formes est dotée d'un coefficient d'appartenance, ce qui en permet une hiérarchisation. Par conséquent, ce logiciel permet de mettre en évidence de manière exhaustive les différents contextes sémantiques sous-jacents au corpus, pour autant que ceux-ci aient un volume statistiquement significatif. L'interprétation de ceux-ci, selon une démarche relevant du champ de la sémantique textuelle⁶, permet alors de formuler des

hypothèses à propos des univers de représentations qui ont présidé à l'énonciation⁷. Pour chacun de ces contextes, nous exposerons donc notre interprétation en nous référant à ses formes les plus significatives, qui seront mentionnées en italique.

Par ailleurs, précisons qu'il est possible, lors de la préparation du corpus, de le subdiviser en unités de contexte initiales (UCI) afin d'observer la tendance éventuelle de ces différentes sections à s'apparenter à des contextes particuliers, à recourir de manière privilégiée à tel vocabulaire. Nous avons utilisé cette possibilité pour repérer les articles selon leur mois de parution (mars, avril, mai, juin ou juillet) de manière à pouvoir rendre compte d'un éventuel glissement thématique du discours du journal, quand il était amené à mentionner le SRAS.

Lorsqu'on lui soumet l'ensemble des 195 articles définis plus haut, et subdivisés en cinq sections correspondant chacune à un mois, le logiciel Alceste permet de différencier sept classes. Nous pouvons donc affirmer qu'il existe sept univers sémantiques dans lesquels s'inscrivent les articles du *Monde* qui mentionnent le SRAS. En mars, le discours du journal puise à 95 % dans les trois premiers de ces contextes lexicaux. Le mois d'avril voit l'émergence progressive des quatre autres, qui ne se développeront véritablement qu'à partir de mai, pour supplanter progressivement les précédents (voir la répartition en annexe 2).

Le discours du *Monde*, en mars, recourt donc, pour la moitié de ces ressources lexicales, à un contexte que nous nommons « assistance ». L'entrée s'y fait par du vocabulaire relatif au *dispositif sanitaire*, avec des formes comme *hôpital, hospitalisé, médecin, établissement, soigner, rapatriement, avion, assistance* ou encore *patient...* Des formes comme *symptôme, toux, fièvre, température* relèvent les signes facilement observables de la maladie en une sémiologie médicale élémentaire. Le contexte détaille également la *contamination* et ses circonstances, avec des formes comme *contact, contracter, contagion, avéré, séjourner, hôtel*. On se souvient en effet que le premier foyer de dissémination internationale du SRAS a été identifié dans les contacts entre voyageurs, dans l'ascenseur d'un hôtel de Hongkong...

Contamination, symptômes et finalement dispositif sanitaire constituent des éléments contextuels aux malades du SRAS, malades que ce contexte lexical n'appréhende que par ces attributs extérieurs, par ce qui leur arrive. C'est donc moins les malades qui sont importants que le dispositif destiné à circonscrire le trouble causé par la maladie. C'est pour cela que nous dénommons cette classe « assistance ». Remarquons que toujours, on reste dans le visible : les symptômes détaillés restent observables facilement, sans analyse de laboratoire par

exemple ; la description du dispositif sanitaire demeure dans l'apparence des choses, les soins ne sont pas décrits, on ne pénètre pas à l'intérieur de l'hôpital.

On peut alors noter que cette classe se situe en quelque sorte au niveau du reportage et du factuel ; il est remarquable qu'elle ne reste pas dans des généralités, conséquence fréquente de l'effet macroscopique du logiciel sur un corpus volumineux. Ici, nous sommes davantage en présence d'exemples, d'études de cas, qui contribuent à mettre en valeur la prise en charge de la maladie. Cette exemplification se fait en désignant précisément des malades (Mme *Kwan*, le *cardiologue français* hospitalisé à *Tourcoing*...) et les structures qui les prennent en charge (Docteur *McGeer*⁸, Professeur *Abenhaim*⁹, *Institut de veille sanitaire*, *Direction générale de la santé*). Ce détail descriptif aboutit à un sentiment de sécurité, renforcé par des formes comme *protection*, *isolement*, *précaution*. La modalité *savoir* est également fortement présente. Cet univers sémantique dégage finalement une forte impression de prise en charge : des personnes ont séjourné loin de chez elles, sont tombées malades, et on les rapatrie pour les soigner.

Si le contexte « assistance » constitue, en volume, la moitié du discours de mars autour du SRAS, et le cinquième du discours d'avril, le deuxième contexte, que nous nommerons « alerte », représente le tiers des propos de mars et le quart de ceux d'avril. Il s'ouvre par les formes *épidémie*, *cas*, *OMS*, *syndrome respiratoire aigu sévère*, mentionné également par son sigle *SRAS*. Le lexique s'articule principalement autour de deux pôles, celui de l'évaluation et de la communication. On trouve ainsi principalement des formes comme *contrôler*, *recenser*, *dénombrer*, *détecter*, *évaluer*, *surveiller*, mais aussi comme *déclarer*, *déconseiller*, *recommander*, *annoncer*, *informer*, *conférence*, *rapport*. Nous retrouvons ainsi les deux faces du rôle de l'*expert*, estimation d'une situation et émission d'un avis, mais l'avis, ici, est moins dans une proposition de solution que dans une *alerte*, ce « *signal* prévenant d'un danger et appelant à prendre toutes les *mesures* de sécurité utiles¹⁰ ». Il s'agit ainsi de *mobiliser* pour éviter que la maladie ne se *propage*, mais le seul élément de solution présent dans le lexique est *quarantaine*. On remarquera la métaphore militaire, soulignée par *alerte*, *combat* ou encore, *mobiliser*...

L'ampleur du problème s'appréhende aussi bien en étendue qu'en intensité. *Mondial*, *planétaire*, *Chine*, *Canada*, *Guangdong*, *Hongkong*, *Toronto*, *Malaisie*, *Cambodge*, *Philippines*, *Ontario* donnent une notion d'universalité géographique. *Gravité*, *mort*, *mortel*, *combat*, *vigilance*, *prudence*, *quotidien* donnent la mesure de l'importance de la question et de sa prise au sérieux.

Ce contexte, comme le précédent, met en valeur le dispositif de gestion d'une crise sanitaire. Les aspects statistiques liés à l'épidémiologie, mis en avant, et l'insistance portée à l'information et à la recommandation contribuent à magnifier la réactivité des instances en charge de la santé : elles sont bien sur le qui-vive ! Le fait de mettre en branle toutes les procédures possibles prend le pas sur leur efficacité. Il s'agit, en mobilisant des mesures standard, quasi réflexes, de montrer que l'on fait face, que l'on réagit : il y a contrôle.

Ces deux univers lexicaux se rejoignent dans une prise en charge défensive à propos de la maladie : les victimes sont assistées et l'alerte est signalée pour prévenir la propagation du mal. Une troisième facette de l'action est proposée par le contexte « découverte », qui épaulé les deux premiers, pour s'effacer quelque peu ensuite avec eux. Ce contexte lexical met en avant un vocabulaire scientifique assez spécialisé, comme *Le Monde* en est coutumier lorsqu'il s'agit de sciences. Les formes *coronavirus, virus, génome, vaccin, génétique, pathogène, mutation, séquençage, viral, virologie, laboratoire, Pasteur, recherche, souche, moléculaire, virulence, gastroentérite, paramyxovirus, Sylvie Van de Werf*¹... plantent le décor de la recherche médicale. Nous ne sommes pas là dans une recherche fondamentale, mais bien dans la quête d'un traitement. Il s'agit d'identifier le virus responsable de l'endémie, pour pouvoir le dépister et pour mettre en place une réponse de type vaccin. La présence forte de la modalité *pouvoir* souligne ce trait.

Cette recherche semble couronnée de succès puisque des formes comme *comprendre, maîtriser, efficace, connu* apparaissent de manière beaucoup plus significative que d'autres, empreintes de la fragilité spécifique à l'activité scientifique, comme *hypothèse, doute* ou *ignorer*. La photographie du coronavirus peut donc être présentée à la Une du quotidien, des infographies peuvent en détailler la structure¹². La « découverte » – ou « action de faire connaître un objet, un phénomène caché ou ignoré¹³ » – est faite. Alors que les deux contextes précédents abordaient le problème du SRAS sous l'angle social, prenant en compte l'assistance aux malades, ou l'alerte sonnée par les instances politiques (au sens étymologique du terme, et en mettant la cité à la taille de la planète), ici, le problème est appréhendé dans une perspective scientifique. Mais de même que les deux premières classes démontraient qualité et efficacité de la prise en charge, celle-ci met en scène une recherche scientifique qui trouve. L'ensemble de ces trois classes insiste donc sur une alerte, certes chaude, mais face à laquelle il y a une réponse efficace. La question du SRAS ne sera peut-être bientôt plus un problème !

Si ces trois catégories lexicales sont largement majoritaires dans le discours du *Monde* en mars et avril (elles recouvrent environ les deux

tiers de ce discours sur ces deux mois), elles deviennent minoritaires à partir de mai, mois durant lequel un quatrième univers surgit, alors qu'il était jusque-là quasiment ignoré.

Le vocabulaire qui constitue ce contexte lexical est extrêmement disparate, et déconcerte quelque peu au premier abord. Les termes relèvent d'activités sociales variées, dans les domaines culturel (*art, film, tournage, cinéma, documentaire, auteur, fiction, festival...*), sportif (*tennis de table, championnat, compétition, jeu...*), commercial (*acheter, stock, magasin, vendre...*), du travail (*employés, ouvriers, privé, salariés, retraite, textile, producteur, chantier, fonctionnaires*), de la revendication (*rue, cortège, manifestants, manifestation...*) ou du maintien de l'ordre (*policiers, police, arrêter...*). Les lieux mentionnés sont extrêmement divers : *belge, russe, Heihe-Blagovestchensk¹⁴, Bruxelles, africain, Australie*.

Dans un premier temps, les méthodes de microsémantique auxquelles nous recourons d'ordinaire nous semblent impuissantes pour permettre une interprétation. C'est un retour immédiat au corpus qui nous permet ici d'avancer. Nous avons recherché les articles dont les UCE de cette classe émanent pour comprendre la référence qu'ils contiennent au SRAS. Recensons donc, à titre d'exemples, quelques-uns des articles qui fournissent les UCE les plus significatives :

- *Chiner à Bruxelles, le 29 mai, débute par la phrase « Loin du SRAS et des guerres, il vaut mieux voyager simple et proche » ;*
- *De Lille à Marseille, des défilés fleuves pour la retraite et pour l'emploi, le 15 mai, signale que des « manifestants dénoncent d'abord le "SRAS : syndrome Raffarin antisocial" » ;*
- *Autour de Pékin, les villageois pétrifiés par la crainte du SRAS barricadent leurs hameaux, le 3 mai, fait le récit du repli sur elles-mêmes de communes rurales chinoises ;*
- *Les perles du Pacifique, le 21 mai, note qu'« à des milliers de kilomètres d'un Moyen-Orient consumé par les conflits, d'une Asie mise en quarantaine pour cause de SRAS, la Polynésie française entretient plus que jamais son image de paradis lointain » ;*
- *L'irrésistible ascension du docu-fiction, le 5 juillet, signale le « record d'affluence au 14^e Sunny Side of the Doc, à Marseille » et note que « tout le monde le disait : après deux années de monotonie, plus la crise des derniers marchés (le MIP, Toronto), due en partie à la guerre et à l'épidémie du SRAS, il y avait du bonheur à se retrouver ».*

Il apparaît ainsi rapidement que dans les articles qui fournissent les UCE les plus caractéristiques de cette classe, le SRAS s'intègre à des références culturelles pour devenir un élément dont il convient de se protéger, de s'éloigner. Éloignement géographique ou temporel, repoussoir politique, il s'intègre alors à un principe d'analyse, devient une dimension selon laquelle on va évaluer ce que l'on fait ou qui on est. Le SRAS devient alors un critère déterminant pour un retour sur soi. Cette réflexion permet de mesurer l'absence dans ce contexte lexical de termes englobants. Une des caractéristiques de cet univers est sa focalisation sur des faits, souvent sous l'angle léger ou festif, sans principes énoncés ou leçons données. Le « voyez comme c'est *ou* ce pourrait être) bien ici (*ou* maintenant) » se fait donc à l'aide d'un raccourci saisissant, et le SRAS est finalement l'instrument qui permet cette « ellipse ». C'est ce terme que nous choisissons pour désigner ce contexte.

L'importance soudaine accordée en mai à cet univers lexical, très significativement absent auparavant, et s'effaçant progressivement ensuite, permet de dater l'intégration du SRAS dans la cohorte des références communes. Mais on peut voir également dans cette irruption brutale une forme d'exorcisme des contextes lexicaux « assistance », « alerte » et « découverte », qui occupaient auparavant pratiquement seuls la scène. L'investissement de ce champ de l'ellipse par le discours journalistique va lui permettre d'en ouvrir d'autres qui, s'ils ne rejeteront pas les trois premiers dans un oubli total, les ramèneront à une part minoritaire. Cela va permettre, en quelque sorte, une relativisation du phénomène, en sortant de la menace lourde. À partir de là, trois nouveaux univers, discrètement présents depuis avril, vont pouvoir se déployer que nous nommerons respectivement « dépression », « valeurs » et « ingénierie ».

Tout d'abord, le contexte lexical « dépression » place en premier le secteur du *tourisme* et du *transport aérien* avec des formes comme *compagnie, trafic, visiteurs, vols, touristique* ou *airlines*. Cela ouvre rapidement sur un vocabulaire de *l'économie*, par *conjoncture, production, exportation, niveau, impact, investissement, dollars, milliards, prix, taux* ou encore *budgétaire*. La connotation paraît immédiatement négative, puisqu'aux seuls *croissance* ou *reprise*, font pièce *réduit, baisse, chute, supprimer, déficit, chômage, perte...*

Cette classe permet d'appréhender un économique en difficultés. Si l'on peut placer le SRAS parmi les causes de ce mauvais pas puisque en tant que terme pivot, il permet de la convoquer, les formes *Irak, attentat, conflit, crise, guerre, terroriste* pointent d'autres causes aux problèmes. Par ailleurs, les termes *croire, psychose, crainte, confiance* ou *risque* pourraient suggérer un pas de côté par rapport à une perception purement

rationnelle. L'examen des segments répétés irait dans ce sens, qui fait remarquer la récurrence d'expressions comme, par exemple, « *la psychose du SRAS commence à toucher le secteur économique*¹⁵ ». Mais l'importance de la modalité *devoir* et le vocabulaire plus factuel que trace d'une réflexion humaniste ou philosophique nous ferons voir plutôt un entrelacs de calamités vécues comme des coups durs ou de véritables coups du sort qui ont une incidence économique négative.

Ainsi, le SRAS, qui a pour conséquence une baisse avérée du trafic aérien, est accolé à d'autres noirceurs du monde dans un fourre-tout associatif et quelque peu morbide. Cela nous incite à choisir le terme « *dépression* » pour nommer ce contexte, dans ce que sa définition réunit de psychologique, « *état mental pathologique caractérisé par de la lassitude, du découragement, de la faiblesse, de l'anxiété* », et d'économique, « *crise caractérisée par le fléchissement de la consommation, la baisse de la production, la montée du chômage*¹⁶ ».

Alors que le contexte « *dépression* » va s'effacer en juillet, le contexte « *valeurs* », qui le suivait de près en volume, va intensifier son importance. Cet univers lexical met en avant du vocabulaire lié à la finance, avec des formes comme *euro, indice, points, vente, bourse, chiffre, boursier, valeurs, affaires, capital, analystes, banque, marché* ou *titres*... Le caractère international est souligné par *italien, allemand, suisse, turc, américain, canadien* ou *japonais*.

On peut remarquer que les termes liés aux variations à la hausse, comme *bondir, hausse, gagner, augmenter, progresser, performant*, sont relativement équilibrés par des termes baissiers, comme *perdre, recul, mauvais, bas* ou *céder*. Ce sont donc les mécanismes financiers internationaux qui priment, davantage que leur issue, ou que les *sentiments* qui pourraient leur être associés, puisque seuls *optimisme* et *pessimisme*, qui se répondent strictement, relèvent de cet ordre.

Nous remarquons également que le principal secteur économique lié à ces marchés financiers est spécifié par les formes *luxe, griffe, Gucci, LVMH, Prada* ou *Richemont*, des formes comme *technologique* ou *immobilier* n'apparaissant que de manière marginale. Ce contexte, qui concerne donc les mécanismes des marchés internationaux des capitaux, est donc saisi grâce au point d'entrée des groupes du luxe. Surtout par eux, le SRAS est placé comme un des paramètres de variations de ces marchés ; un rapide examen des articles concernés le confirme, pour n'en donner que trois exemples :

1. *La coalition approche de Bagdad, les Bourses bondissent, le 4 avril, mentionne que « le SRAS a fait plonger de 9,09 % la première agence de voyages cotée de l'archipel, Kinki Nippon Tourist [...] mais a profité au fabricant de masques filtrants Japan Vilene, qui s'est envolé de 29,68 % ».*

2. Les groupes du luxe rivalisent à coups d'innovations et de divas le 24 juin, remarque que « la maîtrise du SRAS dans plusieurs pays asiatiques constitue la très bonne nouvelle de ce début d'été pour nombre d'[entreprises du luxe] ».

3. Les indices montent, les inquiétudes aussi, le 19 mai, dit : « La valeur a fait l'objet d'une forte volatilité ces derniers mois, les boursiers s'inquiétant des conséquences de l'épidémie de SRAS sur les économies en Asie, où le groupe [LVMH] est très implanté ».

Cet impact du SRAS sur les valeurs, au sens financier du terme, nous amène à choisir ce terme pour désigner ce contexte, aussi dans un retournement ironique sur les jugements de notre société. Il nous semble en effet remarquable que ce contexte, qui ponctue courant juillet la quasi-disparition du SRAS du discours du journal *Le Monde*, soit amené en particulier par les valeurs des groupes du luxe, secteur du superflu et de l'ostentation, dans ce que nous prenons comme un éclairage sur les jugements de notre société. Le domaine dans lequel on parle parfois d'éclatement de bulles spéculatives préside ainsi à l'évaporation, ou à la disparition en fumée, d'un sujet qui aura fait la Une de longues semaines.

Mais en juin, et plus encore en juillet, le discours autour du SRAS du journal *Le Monde* est dominé par un dernier univers sémantique, apparu dès avril, et qui ne fait depuis lors que monter graduellement en importance. Les formes les plus significatives de ce contexte sont régime, transparence, politique, président, gouvernement, parti, communisme, Pékin, Hu Jintao¹⁷... L'angle particulier d'approche du champ politique est souligné par des termes comme démocratie, élection, citoyen, démission, peuple, pouvoir, système. Nous pouvons relever que les verbes appartiennent soit à la pratique politique, comme empêcher, encourager, imposer, annuler, conclure, ou renoncer, soit au champ discursif du journalisme, avec critiquer, dénoncer, dissimuler, voir, révéler. Des formes comme coopération ou censure renforcent ces traits.

L'importance de la forme « transparence », les termes pression et vérité nous incitent à voir dans ce contexte lexical l'idée d'ingérence, cette action de « s'introduire indûment, sans en être requis ou en avoir le droit¹⁸ ». La cible de cette ingérence paraît nettement marquée, avec les formes chinois, Pékin, Hu Jintao, Jiang Zemin¹⁹, Wen Jiabao²⁰. Si la modalité vouloir porte cette ingérence, la forme falloir la place comme une nécessité. Mais si les médias se font porteurs de cette immixtion (journalistes, médias, presse...), la source de cette volonté reste dans le flou (étranger, extérieur, diplomatie...), le seul nom de personnage politique non chinois présent

étant Raffarin²¹. En rapprochant cette remarque de l'importance des verbes correspondant à des actes de parole, nous concluons que l'on peut entendre là ce qui se dit, dans des pratiques politiques ou journalistiques, dans une sorte de gommage de l'énonciation. La source diffuse de cette ingénierie est perçue par ses pratiques communicationnelles davantage que par ce qui la mène ou qui elle est. Cela donne un effet de brouhaha qui, de fait, permet d'échapper à une accusation d'ingénierie !

Ce parcours à travers quatre mois d'articles du journal *Le Monde* a donc permis d'appréhender la polyphonie de son discours, comme si l'organe de presse donnait à entendre le son d'un orchestre aux différents pupitres, les uns jouant *decrescendo* quand les autres vont *crescendo*.

Tout d'abord, en mars et avril, trois voix se sont fortement fait entendre. Celle de l'assistance montrait une prise en charge aux circonstances bien détaillées, laissant finalement une impression d'efficacité. Cette efficacité se retrouve aussi dans l'attitude d'alerte, qui montre la vigilance des organismes de veille sanitaire. Ces deux contextes mettent donc globalement en valeur la réactivité des instances de notre santé. Simultanément, la voix de la recherche médicale parle sur un mode somme toute triomphant : le responsable est rapidement « découvert » et on peut montrer le coronavirus. Nous avons noté l'expression de certitude qui empreint ce contexte lexical, dans une mise en spectacle de la science. Ainsi, ces trois contextes jouent une partie rassurante, activant le double ressort de la dramatisation et de la maîtrise, pour magnifier la compétence des structures médicales.

Sous cette forme, le discours à propos du SRAS pourrait en rester là, dans une chronique de l'apaisement d'une crise. Mais dans un rebond qu'à sa manière, Pierre Georges anticipait dans le propos cité en ouverture de ce travail, cette maladie fait penser, fait passer alors à autre chose. Nous avons vu comment, à partir du mois de mai, c'est-à-dire à partir du moment où la science le met sous contrôle, le SRAS se banalise, en s'intégrant aux fléaux communs. Il suffit donc de le mentionner pour, dans une ellipse fugitive, évoquer tout ce qui peut nous faire mal. Et c'est principalement le secteur économique et financier qui va ainsi le convoquer, comme bouc émissaire de sa dépression et des fluctuations erratiques des valeurs.

Mais surtout le SRAS va être instrumentalisé politiquement pour une ingénierie dans les affaires intérieures chinoises. Cette ingénierie se fait au nom de l'intérêt supérieur de la santé, et sans se dire comme telle, sous une forme masquée, si l'on se permet ce clin d'œil à la floraison de

protections respiratoires de l'époque. Une volonté politique n'attendait qu'un détonateur ; le SRAS l'a fourni.

Ainsi, nous voyons comment le régime médiatique d'une question de santé publique a pu faire interférer champ scientifique, champ économique et champ géopolitique. Cela a sans doute été rendu possible par les spécificités de la crise du SRAS : un foyer de dissémination initiale localisé à Hongkong (l'origine se révélant finalement en Chine) ; une propagation rapide par des voyageurs empruntant des avions qui les amènent dans des pays occidentaux développés ; une compréhension rapide du phénomène et un impact somme toute réduit, le nombre de victimes étant incomparablement moins élevé que pour des épidémies plus classiques. Nous formulerons alors l'hypothèse que la peur initiale conjuguée à l'efficacité de la réaction ont permis à un dessein politique de prendre appui sur le SRAS pour planter une banderille dans le régime chinois. D'agent scientifique, celui-ci est ainsi devenu aussi agent politique.

L'histoire des crises sanitaires montre qu'après des épisodes initiaux tels que celui que nous venons d'étudier, la mise en sommeil qui leur succède n'est que l'attente de péripéties futures. Nous ne saurions préjuger du devenir médiatique du SRAS... ■

Notes

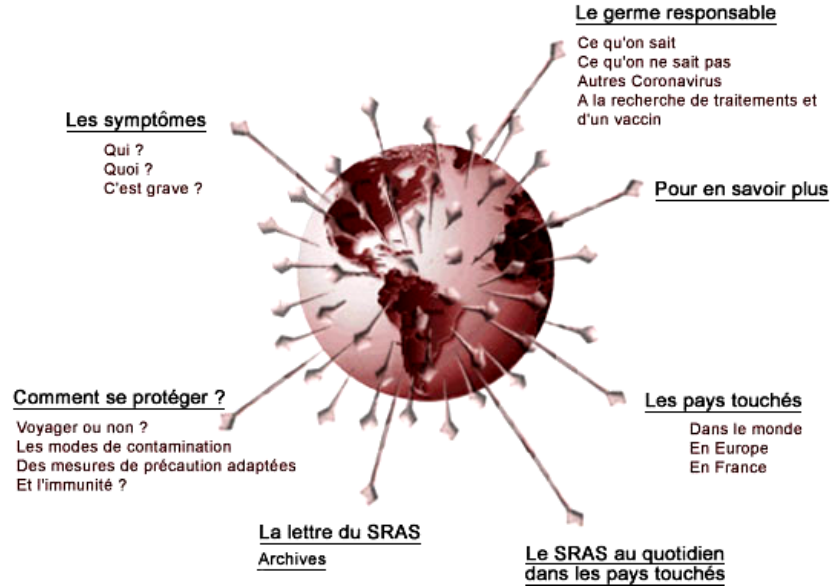
1. L'offensive débutera dans la nuit du mercredi 19 au jeudi 20 mars 2003.
2. Site web de l'Institut Pasteur, 25 avril 2003.
3. Par comparaison, l'ESB a connu un démarrage analogue en 1996 avec 188 articles, pour redescendre à 63, 36 puis 61 les trois années suivantes, repartir à 210 en 2000 et 2001, et revenir à respectivement 31, 27 et 17 les années 2002, 2003 puis 2004.
4. Voir par exemple JOLY Martine, VERSEL Martine & Olivier LAÛGT (1988), «Alceste et *Le Monde*, Image(s) Virtuel(les)», dans BEAU Frank, DUBOIS Philippe & Gérard LEBLANC (dir.), *Cinéma et dernières technologies*, Bruxelles, De Boeck - INA, pp.129-152.
5. Cette sélection a été faite à partir du cédérom des archives du journal, disponible en bibliothèque universitaire. On remarquera que le critère retenu amène à ne pas prendre en compte la chronique de Pierre Georges, mentionnée plus haut.
6. RASTIER François (2001), *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
7. Pour une justification théorique, on se reportera à la littérature spécialisée à propos de la méthode Alceste, en particulier à REINERT Max (2004), « La méthode d'analyse exploratoire des données textuelles "Alceste" et le problème de l'analyse de contenu », dans « Méthodes et conduites du débat public », Actes du séminaire du traitement du discours dans des recherches en communication, *Les Cahiers de Jérico-st*, n°4, Presses de l'Université de Tours, pp.78-91.

LE SRAS DANS LE MONDE : UN AGENT DOUBLE ?

8. Microbiologiste au Mount Sinai Hospital de Toronto, il contribue à la définition des procédures à mettre en place dans les hôpitaux de la ville et fera partie des personnels médicaux touchés par la maladie.
9. Directeur général de la Santé en France, il démissionnera de ce poste à la suite de l'affaire de la canicule.
10. Source : *Dictionnaire Robert*.
11. Chef de l'unité de génétique moléculaire des virus respiratoires à l'Institut Pasteur.
12. *Le Monde* daté du 11 avril 2003, pages 1 et 26.
13. Source : *Dictionnaire Robert*.
14. Poste frontière entre la Mandchourie chinoise et la Sibérie russe.
15. Titre d'un dossier, le 12 mai 2003.
16. Source : *Dictionnaire Robert*.
17. Secrétaire général du Parti communiste chinois et chef de l'État.
18. Source : *Dictionnaire Robert*.
19. Ancien numéro un chinois, chef de l'armée.
20. Premier ministre chinois.
21. Premier ministre français.

Annexe 1

Page d'entrée de la partie du site www.vidal.fr consacrée au SRAS (printemps 2003), avec l'aimable autorisation des Éditions Vidal :



Annexe 2

Importance, par mois, des différents contextes (pourcentages lignes)

	assistance	alerte	découverte	ellipse	dépression	valeurs	ingérence	total
mars	50%	32%	14%	2%	2%	0%	1%	100%
avril	21%	25%	18%	6%	11%	6%	14%	100%
mai	15%	13%	9%	24%	12%	11%	16%	100%
juin	1%	12%	13%	11%	21%	20%	22%	100%
juillet	14%	7%	1%	12%	6%	26%	35%	100%
ensemble	17%	18%	13%	13%	12%	11%	16%	100%

LE SRAS DANS LE MONDE : UN AGENT DOUBLE ?